

Comasia Aquaro

*La luce che non muore*

*La lumière qui ne meurt*

*Poèmes traduits de l'italien par Pascale Climent*



*Levant*

ISBN: 978-2-9555611-7-1

© Levant

2017

Editions Levant, 17 rue Belleau, 34070 Montpellier

[editions.levant@gmail.com](mailto:editions.levant@gmail.com)

[http : // editions-levant.net](http://editions-levant.net)

Tous droits réservés pour cette édition

La poesia ha un suono  
che viene da lontano  
da un lontano privo di nome  
che chiamo con tutti i nomi.

*La poésie a un son  
qui arrive de loin  
d'un loin privé de nom  
que j'appelle de tous les noms.*

# *Du moi au monde, de l'un à l'incommensurable*

par Angela Biancofiore

*Tenir entre les mains le soleil sans se brûler, le transmettre aux suivants comme un flambeau, est un acte douloureux, mais, je le crois, béni. Nous en avons besoin. Un jour les dogmes qui enchaînent les hommes s'effaceront devant la conscience inondée de lumière, tant qu'elle ne fera plus qu'un avec le soleil, et qu'elle abordera aux rives idéales de la dignité humaine et de la liberté (Odysseas Elytis, Discours pour le prix Nobel, 1979)*

En l'espace de vingt ans, Comasia Aquaro a tracé le chemin de sa création poétique à partir de *La mia lunga sciarpa azzurra* jusqu'à *l'Istante del non tempo*, de *Vesto il vento* à *I fiori nei cantieri*.

De manière imperceptible, quelque chose a changé, et en particulier avec son nouveau livre *La lumière qui ne meurt* ; aujourd'hui, le Je poétique s'ouvre au monde. Si les tout premiers vers étaient empreints de la douleur de l'existence, doucement la blessure est devenue ouverture, comme si, par cette douloureuse brèche, la communication entre les êtres s'est rendue possible.

Désormais, le moi élargi devient communauté, le drame individuel se fond dans le tissu social, et l'obscurité de la conscience est soudainement traversée par la lumière. Une lumière toute spéciale, pas très éloignée des illuminations dantesques du *Paradis*, mais qui pourrait évoquer les *Illuminations* de Rimbaud où la nature se manifeste par des forces apocalyptiques.

A bien regarder, la lumière et la parole poétique semblent se rencontrer sur un point : leur nature ondulatoire. Ce sont des fréquences, lumineuses ou acoustiques, auxquelles Comasia Aquaro confère le maximum d'intérêt ; la matière sonore de la parole est soigneusement forgée dans les vers : « Rubo nubi » (« je vole des nuages »), « onde e ombre » (« ondes et ombres »), allitérations et assonances, anaphores et répétitions tissent des rythmes tendant à la circularité.

« La poésie a un son », nous lisons dans l'épigraphe du livre : auteur et lecteur ne peuvent pas ignorer la matière même de la parole poétique, la fréquence, la *résonance*, l'onde qui nous traverse lorsque nous parlons, chantons et lorsque nous préférons des vers. C'est comme un retour à l'origine même du langage et de la création poétique.

En réalité, pour Comasia, le lieu où naît la parole est la *limite* : « dans cette frontière de la conscience », comme si la reconnaissance de l'autre - de sa propre humanité - pouvait se réaliser seulement « à la limite de sa propre limite ». La parole poétique se situe, à la fois, en dehors et au cœur même de la vie : quand elle s'est débarrassée du

superflu et reste l'essentiel. Et voici que la conscience, ce *vide lumineux*, se fraie un chemin, vient à la surface, se révèle.

Par son désir de dénuement, l'écriture vise les racines de l'être, la base primordiale sans laquelle il n'y aurait pas de vie ; ceci nous amène à percevoir que nous sommes bien plus que notre corps et nos pensées :

*Voici la nacelle  
la parcelle de temps  
qui m'élève à la lumière  
voici mon espace qui n'est pas le mien  
ma chair provisoire  
ma petite histoire.*

Le corps – demeure éphémère – est semblable à un véhicule qui nous permet d'aller des rives de l'ignorance aux berges de la connaissance. Le poète arrive à s'extraire des limites d'une « parcelle de temps », trouve le courage de dire « mon espace qui n'est pas le mien », acquiert la capacité de reconnaître sa « petite histoire » pour pouvoir s'en libérer. La conscience cherche ainsi un moyen de sortir du tunnel individuel de l'espace-temps pour s'ouvrir à la dimension de la liberté naturelle de l'être.

*et me tiens éloignée  
du fil ultime  
par choix  
parce que si je franchis cette limite  
moi aussi je disparaîs.*

Émerge, par moments, dans ces vers le sentiment de la *perte de la présence*, la peur de disparaître car, en réalité, le parcours de la conscience n'est pas exempt d'obstacles : ce cheminement comporte un mouvement d'abandon, la volonté de laisser aller, de lâcher prise sur la « chair provisoire », sur la « parcelle de temps ».

Dans le mouvement d'ouverture à l'être, à sa naturelle forme lumineuse, la parole poétique se rapproche d'une *physique de la conscience*, pour adhérer à ce rayon qui nous tient, cette énergie qui nous anime et sans laquelle il n'y aurait pas de vie.

« Ah ! Quelle âme secrète !/ Si secrète qu'elle se cache partout ». La vie palpite dans les espaces les plus secrets, dans le brin d'herbe ainsi que dans le moindre souffle de vent. L'être est partout, en tous lieux où l'échange fécond se produit entre la mort et la vie, et la poésie est là pour l'exprimer puisqu'elle jaillit aux frontières de l'être.

*Je suis à la frontière de l'être  
où la mort scelle terre et ciel.*

La douleur fait irruption face aux atrocités du monde : « Il me fait si mal cet atroce monde infécond / ignare de paix ». Une « science de paix » devient nécessaire, qui nous apprenne à *vivre ensemble* alors que la science officielle montre ses limites si elle est dépourvue d'un profond désir de paix.

Dans le drame obscur des existences individuelles, le seul rayon de lumière est l'amour car il arrive à créer le lien nécessaire « d'être à être » :

*Autant nous serrer alors  
comme dans un unique  
amour de mère  
qui court d'être à être.*

L'art de l'écriture construit des structures cycliques, des architectures sonores à la recherche d'une perception plus aiguë, et le dialogue intime entre le son et le sens arrive jusqu'à nous tel une fréquence. D'une certaine manière, l'expérience de la poésie nous amène à entendre des sons jamais perçus, jusqu'à ressentir l'intime résonance du monde :

*[...] quelqu'un tamise des mots d'homme  
des sons secrets  
qui en secret m'envoie  
à la grève profonde  
où lumière et eau je confonds ...*

De la profondeur des eaux et des terres, de l'immensité du cosmos parviennent à la conscience des sons indistincts que la parole essaie de rendre à travers les symboles de l'écriture. Et la voix est insuffisante pour exprimer ce qui se présente à la conscience. Le corps du poète se fait canal de transmission, antenne qui reçoit et transmet (« et de vide à vide / je sens l'écho de tous les océans / et plus forte encore je sens la Terre »), il se laisse traverser, comme un fleuve ou source, par les voix : « Je laisse de mes lèvres / les flots véridiques s'écouler/parce que je désaltère/et suis désaltérée. »

Cette nuit  
sera une nuit solaire  
seront étendues au ciel  
les semelles de tous les humains  
la fatigue de tous les pas.

La poésie s'établit dans la dimension de *l'incommensurable*, elle ne peut pas se limiter à la singularité, mais s'adresse à « tous les peuples », arrive à entendre « tous les pas ». La dimension cosmique a désormais dépassé les frontières spatio-temporelles du moi : seulement par cette voie, la parole poétique peut se rapprocher de la matière de lumière, dans l'ouverture maximale à la totalité des êtres.

Dans un seul fragment tout l'univers est présent, un mot contient tous les mots (« *un mot retenu/ qui les contient tous.* ») : en effet, la tension qui traverse la poésie de Comasia Aquaro oscille entre deux pôles opposés, le microcosme et le macrocosme, le particulier et l'universel, arrivant à forger un langage mythopoïétique qui s'inscrit dans la création symbolique de tous les peuples.

*L'ange, le bois sacré, la flamme, le soleil, feu puissant et suprême, appartiennent à la création mythique de tous les temps, à la fois en dehors et au cœur de l'histoire, matière de culte et de rêve. Les racines de la poésie individuelle ont atteint les nappes phréatiques de la poésie universelle dans laquelle l'humanité s'incline face à sa propre limite et en même temps, perçoit clairement l'espace infini.*

*Pour tous les bois régénérés  
pour tous les foyers qui résistent aux vents  
pour tous les gels des pauvres  
pour toute la flamme sacrée  
de l'Orient à l'Occident  
pour toutes les bouches saintes régénérées  
et pour le soleil – feu puissant et suprême  
cette nuit – moi je demande le repos sacré.*

La poésie se forge dans l'obscurité d'un « réduit », elle aspire à la lumière, arrive patiemment à extraire « *l'or/la lumière qui ne meurt.* ». Dans un sens, on pourrait la nommer « *askesis* », *exercice quotidien à la parole et à l'écoute*, disposant l'esprit à une réceptivité totale. Dans ce parcours de l'individuel à l'universel, la science et la philosophie se révèlent insuffisantes, car elles n'ont pas la « *scienza di pace* » : « Nous glissons/dans un infini écho cosmique/hébétés par la science/avec les béquilles de la philosophie ».

A travers l'expérience de *La lumière qui ne meurt*, nous recevons symboliquement, de la main du poète, un flambeau lumineux : « Dans une main le soleil/dans l'autre le feu sacré de la nuit ». A cet instant-là, nous réalisons que la poésie est capable de se rapprocher de ce qui *demeure mystère en pleine lumière*, comme l'écrit Odysseas Elytis : « C'est alors seulement qu'il prend cet éclat qui séduit et que nous appelons Beauté. Beauté qui est voie ouverte - la seule peut-être - vers cette part inconnue de nous-mêmes, vers ce qui nous dépasse. Voilà, cela pourrait être une définition de plus de la poésie: *l'art de nous rapprocher de ce qui nous dépasse.* » (*Discours pour le prix Nobel*). Le mystère de la poésie réside dans cette force et fragilité : « La poésie sans défense résiste/ comme une fleur sous les bombes. ». Et recevant la fleur de ses vers, nous remercions Comasia pour son don de poésie.